

Chapitre 1

« Le départ symbolise dans le rêve, la mort. »

Sigmund FREUD.

Mnouma promena encore les mains sur son corps. Et Balo qui n'arrivait pas!

C'est à ce moment-là que, toute seule, elle entendit les premiers cris de l'enfantement du peuple infortuné qui allait naître pour les siècles des siècles, dans la douleur, de l'autre côté du royaume salé de l'eau bleue. Ce peuple qui ne porterait jamais les coquillages et les bijoux qu'elle avait consciencieusement et, patiemment, dissimulés sous un arbre, pour des lendemains heureux. Ce peuple qui ne ressemblerait ni à elle, ni à Balo.

* * *

Au départ, personne n'avait voulu avaler cette histoire de singes roses. Bien plus tard, Mnouma le regretta. Fable. Galéjade. Des hommes sans peau, aux cris de bêtes effrayantes; des créatures hérissées de bâtons de feu, dont le grondement de tonnerre apportait le dernier silence, bien au-delà de la parabole d'un lancer de flèche bien ajusté. Aucun griot n'eût inventé la légende folklorique d'hommes enchaînés suivant le sentier de leur destin, sans protestation. Ruban de fourmis aveugles. Greffe monumentale de la sombre misère sur la fringale de la brillance de l'or.

* * *

Cacophonie de révolte. Odeur de méchanceté naïve. Le souffle haletant d'un acteur dégingandé, à moitié nu, passa, tout près de la forteresse provisoire de Tinelly en appelant sa maman. Quelques minutes plus tard, au milieu de la rue, noire de mains assoiffées de mort, la poitrine de l'homme se figea sous le collier incandescent, décorant son dernier sourire de momie interrogative.

Comme fichée au milieu d'un dernier gâteau d'anniversaire, la tête du supplicé dodelina un dernier sourire carbonisé.

Comme posée sur une planche à voile percée, l'île trébuchait, en attendant un bon prêtre, un apôtre, un président, un sédatif.

Le subconscient de Tinelly se contenta de bouger un sourcil vers le ciel. Celui-ci ne semblait pas vouloir rencontrer la terre. Pas ce jour-là. C'était seulement la folie des humains qui se confondait avec la platitude du macadam de leurs vies inutiles.

* * *

Nul ne l'eût envisagé. Aucune fourmi manioc n'avait, même dans les délires les plus fous de la pauvreté glaciale des Tropiques illuminée par les cris s'échappant du centre crépu des dents blanches terrorisées des colliers de pneus en caoutchouc noir, rougis par la fureur des flammes revanchardes des hommes sans foi, ni avenir, dessiné les contours naïfs et colorés d'une fresque aux odeurs de sang. Aucune petite bête maligne, n'avait imaginé que Tinelly, digne descendante de celle qui, avait, jadis, trucidé ses maîtres, aurait, un jour, posé ses pieds plats, aux ongles déjà écornés, par la sévérité cuisante des cailloux de la destinée des siens, par la recherche de dignité, par l'absence de mémoire de sa descendance, posé ses pieds sales de l'absence d'eau propre, sur les ailes d'un oiseau métallique en partance pour la grande, la lumineuse, la

prometteuse, le blanche, la sainte fille de Lutèce, Paris, loin, loin, dans le ciel, au pays du roi des avions et de l'empereur de l'argent, dans le berceau soyeux des Droits de l'homme, dans le frou-frou des french-cancan de la liberté-égalité-fraternité. De la grande tour triangulaire, métallique, inutile, aux multiples boulons. Des bords de Seine résonnant encore des cris de ceux qui n'avaient pas trouvé la bonne réponse à la Question des Justes de l'Inquisition. Des pavés damés par les crânes rasés et tatoués suivant les traces des casques vert-de-gris éborgnés par leur propre cécité.

Jamais, Tinelly n'aurait dû poser ses deux *zaygo* aux talons fendillés sur le territoire du maître de son ancêtre.

Les yeux fermés par la peur, elle imaginait l'avion exécutant une boucle gracieuse au-dessus de la tour métallique aux multiples courants d'air. Ah Paris! Lido. Assiettes débordantes de nourriture. Blanche culture. Sévère élégance. Humanité couvée sous une couche de satin. Mais, comment aurait-elle pu savoir que la boucle, sa boucle, était sans fin ?

* * *

Balo capturé! Elle avança, recula, biaisa. Plus rien ne respirait. Village désert. Âme déserte. Vie déserte.

Vite, rechercher Balo. Mnouma reviendra au village. Avec lui. Reconstruira leurs vies. Qui sait, peut-être sauvera-t-il Nang? Balo sait tout. C'est avec lui qu'elle avait appris à décoder une piste récemment piétinée par la hargne sanglante des guerriers. Courir. Où? Chercher. Utopie d'un peuple naissant. Le sang recouvrait toutes les feuilles d'arbres tombées sur le village.

* * *

À treize ans, Tinelly se sentait des envies de partir, de pousser, de grandir, de s'époumoner, de s'écarter, à grands coups de reins, pour recevoir les coups de boutoirs des ruts de l'avenir qui s'insinuait si doucement, trop doucement, si lentement, trop lentement, entre les genoux de son vaudou sans importance. Sans questions. Sans réponses. Silence, au milieu de l'enfer bruyant de la vie des autres. Son avenir était ailleurs. Comment trouver les prémices de l'avenir entre les sillons désordonnés de ces rizières qui ne nourrissaient pas les fourmis manioc, obligées de se déporter vers les murs toujours fraîchement peints des hôtels de luxe de la ville pour trouver la pitance nécessaire à leur armée d'affamées ?

Comme tous les enfants de sa contrée, sa mère l'avait, abandonnée, un jour, entre les mains d'une institutrice fatiguée. Alors, elle avait d'abord pleuré puis, elle s'était conformée à ce nouvel univers comme un prisonnier accepte sa geôle, en attendant le jour de la libération. La prison était, elle-même, en période d'introspection. Trop d'enfants. Trop de questions sans réponses. Trop de vide occupé par des interrogations. Elle fit le ménage.

En fermant, rudement et, définitivement, la porte, sur ses talons cabossés par les épreuves actuelles et à venir de sa vie ordinaire, l'école lui avait déjà fourni son permis de survivre, dans les ruelles perpétuellement palpitantes et mal goudronnées, entre les zombis aux multiples paniers tressés et les bourricots rigolards au trajet immuable. Tinelly avait son passé avec ceux des autres dans la Cour des Miracles du Nouveau Monde, son présent juste devant ses genoux, son avenir entre ses talons.

Poursuivre sa recherche d'autre chose. Rêver.

* * *

Mnouma était sidérée. Balo parti sans elle ? Il ne pouvait l'avoir oubliée dans son trou.

Il lui avait promis. Il lui avait demandé de l'attendre dans le trou, leur trou. Ce qu'elle avait fait, ce matin-là.

Son trou, leur trou, n'était pas un trou ordinaire de tous les jours. Pas une de ces excavations béantes, laissées par les sabots furieux d'un buffle ; ni la concavité de terre renfrognée, mise à jour par l'enlèvement d'un rocher hâlé par les bœufs impassibles vers le village, pour l'exposition des nombreuses réserves de viande, sous les rayons ardents du soleil, en prévision de l'inévitable saison des pluies.

Son trou n'était pas, non plus, un puits porteur d'eau. Pas de ces grandes vulves gluantes, sans aucune élégance, que les hommes échantraient de leur noir outil bandé, durant la mauvaise saison.

Pas de ces oreilles de la terre sur la misère du monde, qu'ils profanaient, à grands coups de reins, de sueur et de ahans de gorges, dans les parties les plus tendres et les plus nubiles du sol africain fendillé par la sécheresse.

Pas de ces anus noirâtres, où les femmes, au risque de se briser le cou, plongent, orteils en éventail devant, afin d'y pourchasser quelques gouttes de boue glauque, visqueuse et liquide, pour humecter l'espoir de leur marmaille aux lèvres gercées par l'absence d'avenir.

Mais, Mnouma n'allait pas raconter leur secret à Nang, ni expliquer à personne, d'ailleurs. Leur trou avait une forme qui était la leur. Un trou pour deux. Un beau trou. Un avenir. Un grand pays. Un continent.

* * *

Même John, le compagnon de jeux de Tinelly, son ami de toujours, n'avait pu comprendre la brusque décision de Cénise, la mère celle-ci. Cénise, une femme présumée avertie, prudente, solide dans la plupart de ses analyses, un roc. D'ailleurs, sur le marché bruyant de la ville, les gorges grassouillettes s'étaient uniformément déployées.

Sophiette, la grosse marchande de cannelle, avait déclaré que, dans ces conditions, la culotte de la petite Tinelly deviendrait rapidement une porte d'usine à bananes, à Paris, dans la grande Europe. L'échine dorsale bombée sous l'affront, Cénise s'était mordue les lèvres avant de lui sauter dessus, comme un coq de combat affamé. Sa fille ! Sa petite Tinelly à elle ! Une pute ?

- *Jalouzi ka fan kyou a-w ! Salop !*

Sophiette n'avait qu'une seule et unique robe qu'elle portait pour vendre ses aromates au marché. La colère de Madame Cénise avait réduit la harde, coupée dans un mauvais taffetas luisant, en lambeaux fibreux et filandreux, ainsi, on avait pu voir, de visu, que la grosse Sophiette, si prompte à se moquer des autres sur le marché de la ville, ne portait rien sous sa robe. Pas la moindre culotte. Marionnettes de la loi, bras aveugles des roitelets en berlines européennes, deux policiers avaient vigoureusement séparé les deux femmes en rage, entre les rires et les quolibets du marché inconscient. Sous le poids des deux grands regards, en casquette et uniforme, appuyés et chargés de mépris, Cénise avait assené, les mains sur les hanches :

- Ma fille part à Paris, pour se civiliser ! Marcher en talons hauts ! Devenir quelqu'un ! Manger avec un couteau ! Danser en jupons en dentelle ! Parler français, comme une dame de la Haute ! Porter de beaux tissus que vous ne connaîtrez jamais, malgré votre grand âge ! Envoyer de l'argent ! Oui, des mandats, avec des vrais francs de France ! À moi, sa mère, Madâââme !

* * *

Ce matin-là, quand le balancement lascif du pagne multicolore de la mère de Mnouma avait disparu entre les arbustes bordant le sentier, dans un jacassement de femelles heureuses et occupées, vers le lieu de dépeçage

d'un zèbre abattu par les hommes, la petite avait coulé hors de la case.

Elle avait refusé de suivre les femmes aux couteaux acérés. Elle n'aimait pas toute cette odeur de sang qui gargouillait de la gorge de la bête, dès qu'on en arrachait la lance fatale, plantée par un guerrier du village. La blessure produisait un bruit de fleuve contrarié, une odeur de cadavre mal embaumé, qui s'accrochait à la petite houpette de cheveu crépu que laissait, sur son front, la matrone, lors des séances pré-initiatiques, au cours desquelles la grosse femme rasait tous les poils, honnis par les dieux.

Dans son village tout le monde aime le sang qu'ils considèrent comme une manne céleste. Mais le sang est le plus grands des secrets, il ne doit pas se voir, ni se sentir.

« C'est la vie ! » s'exclament-ils tous, en s'aspergeant.

Mnouma n'aime pas le sang.

Sa cousine, Héla, lui avait affirmé qu'un jour, son trou, à elle, juste entre les cuisses, produirait une coulée de sang bénéfique. Celui qui précéderait sa horde braillarde d'enfants, au rythme des cachotteries de la pleine lune. Au nom de quelle violence les enfants se mêlent-ils d'arriver sur terre avec du sang ? Tant pis !

Elle aura des enfants. Ceux de Balo. Il lui avait expliqué. Il suffisait de couper le fil qui soudait les deux lèvres cousues, par les mères-maîtresses. Alors, il introduirait son lolou dans son trou, à elle, et lui mettrait des tas d'enfants dans le ventre. À la pelle ! Il suffisait de bien secouer, il avait vu faire son père et sa mère, derrière la case.

Elle avait commencé une épargne, dans une cachette à elle. Même Balo ne savait pas. Ce n'était pas une affaire d'homme. Ce trou-là lui appartenait. À elle seule. Au pied d'un arbre. Elle y cachait des coquillages et des cailloux dépolis. Au gré de ses trouvailles. Quelquefois, elle recueillait des restes de terre battue, dans l'atelier de pote-

rie, entre les fous rires et les bavardages des femmes, afin de confectionner des perles multicolores. Elle attrapait aussi, au passage, quelques lanières de peaux de bêtes, tannées aux odeurs de bouse de vache. Tous ces trésors rejoignaient son coffre-fort, sa banque, son épargne, au pied de l'arbre. Pour ses enfants.

Ses enfants seront les plus beaux du monde, puisque ce seront ceux de Balo. Ils ne pourront aller sans ces beaux atours qu'elle leur réservait : des bijoux somptueux, des colliers, des pectoraux, des couronnes.

Ils ne se contenteront pas des cadeaux qu'on ne manquera pas de leur offrir, à chaque naissance, comme tous les enfants du village. Utopie. Ses enfants ne seront pas des enfants comme les autres. Elle le pressentait, ce jour. Ils seront différents de ceux du village.

* * *

Tinelly rejoignit John derrière la maison du vieux Guam.

- Ah ! Te voilà enfin ! s'exclama le jeune garçon.

- J'avais à faire ! répliqua, vertement, la fillette, sur le ton d'un grand chef d'entreprise agacé.

- Si tu as tout le temps des choses à faire, je me demande comment je pourrai te faire autant d'enfants qu'un cours préparatoire ! s'écria John en écartant les bras comme pour se faire mieux entendre.

- Tu avais dit un cours élémentaire ! reprocha Tinelly.

- C'est pareil !

- Pas du tout ! Je te fais remarquer qu'au cours élémentaire il y a moins d'enfants. Tu le sais bien, John. C'est à cause de ceux qui ne reviennent pas, après l'année de cours préparatoire. Qui restent aider leur parents à la maison. Dont les parents ne peuvent pas. Tu sais bien, John. Et, il y en a beaucoup ! Et, il y a ceux qui meurent...